

C'était au cours du premier confinement, il était à peu près onze heures du matin, ma fille babillait sur son tapis d'éveil et je glandais délicieusement sur mon canapé, en pyjama plus ou moins propre – ayant perdu mon odorat quelques semaines auparavant, je m'en fichais pas mal. Les algorithmes de *Youtube* m'ont fait retomber sur une vidéo que j'avais un peu oubliée et que pourtant j'avais regardée en boucle lors de son apparition sur Internet en 2011. Un jeune homme blond, en short en jean effiloché, batifole dans les champs, une grange et un tas d'ordures, et s'adresse à nous par ces mots : « Allez, viens, on est bien ! » Cela dure 37 secondes et la vidéo a été visionnée plus de 7 millions de fois. Le garçon respire la joie et l'enthousiasme, il a les joues rosies par le plein air, et le tout m'a donné envie de reprendre du chocolat blanc et de commencer une série (médiocre) sur *Netflix*.

\*

D'une certaine manière, les vers à soie qu'Ivana Adaime Makac élève depuis près de dix ans auraient peut-être besoin eux aussi qu'on les déconfiner. C'est d'ailleurs ce qu'elle fait, avec toute l'énergie qu'il faut pour leur imaginer des expériences de vie plutôt décapantes pour ces larves quelque peu monomanes. Ses vers sous les bras, l'artiste a pris l'autobus, les a emmenés au musée, leur a fait découvrir la peinture moderne. Elle leur a créé des parcours d'obstacles, testé leurs désirs de nourriture, d'exercices d'entretien pour se hisser afin de tisser leur cocon. Elle les a dorlotés, a respecté leur rythme particulier, tout autant qu'elle a voulu les pousser hors de leur zone de confort. Les vers à soie sont des animaux singuliers : ils auraient tout pour plaire à une forme de capitalisme tardif ravageur, dans la mesure où ils ne prennent pas de pauses, et travaillent sans discontinuer dès qu'ils ont commencé à baver leur cocon. Mais d'un autre côté, on pourrait aussi les voir comme une figure de résistance à l'efficacité et à l'injonction du *multitasking* : pour pouvoir être productifs, ils se doivent d'être monophage, tout entiers absorbés par la consommation de feuilles de mûrier en continu, et monotâches. Un temps pour chaque chose : celui d'éclore, celui de manger, celui de baver, celui de copuler, celui de pondre, la mort au bout. Le rendement, certes, mais dans la léthargie.

Depuis qu'elle travaille avec des vers à soie, Ivana Adaime Makac forme le vœu de réussir à dé-domestiquer les larves, à leur rendre ce qu'elles ont perdu au terme de plus de 5000 années d'asservissement : leur disposition à la prédation, leur indépendance, leur violence aussi. Ce n'est pas un projet désespéré ou romantique : c'est un désir utopique, révolutionnaire dans ce qu'il spéculer sur la capacité des êtres à s'affranchir de leurs déterminismes sociaux. L'exposition *Nonchalance et monstruosité, 4 jours dans la vie des vers à soie* n'a rien d'aimable, en dépit des couleurs pastel, des floccages, des structures ludiques et sportives destinées aux larves. Mais ce n'est pas pour autant qu'elle s'affranchit de l'humour, de la légèreté ou de l'absurdité. Au cours de ces quatre journées, chaque après-midi, Estelle Bénazet Heugenhauer lira son texte *La vie des Bombyciennes*, digestion mâchouillée de *La vie des vers à soie* (1943) du biologiste Jean Rostand. Voyant

dans l'organisation des bombyx la possibilité d'une société nouvelle, elle chuchotera cet écrit aux oreilles qu'elles n'ont pas, et peut-être grignotera en leur déclamant son admiration. Un vivarium réalisé par anthony peskine tentera d'imaginer une nouvelle vie pour les vers à soie, plongés dans un intérieur domestique humain construit à leur échelle, et potentiellement subventionné par des marques et des firmes. Mais qui voudrait encourager aujourd'hui des animaux baveurs, inesthétiques, lents ? Enfin, des portraits de vers à soie, dessinés par Bérengère Henin, viendront recouvrir peu à peu les murs, rendant à chaque bestiole son individualité, jusqu'à la caricature. Et, de temps à autres, arpentant l'espace sans doute dans un froissement maladroit, des humains déguisés en vers à soie géants proposeront quelques exercices de gymnastique pour encourager les larves réelles, trop occupées à se bâfrer de verdure. Mais qui sait si ces dernières n'abandonneraient-elles pas leur poste, pour une fois, pour aller s'enjailler elles aussi ?

Il est possible que l'on puisse voir dans les bombyx d'Ivana Adaime Makac une sorte de métaphore parfaite de nos temps engourdis. Leur langueur placide et leur inquiétante monotonie les écartent des cycles récents, tout confinés qu'ils étaient déjà. Mais quitte à ce qu'ils soient perçus comme un potentiel avenir pour nous autres humains, autant s'y diriger gaiement sans perdre de notre enthousiasme.

Camille Paulhan